

Johanna

Adieu Paris, jamais plus ! Je viens de franchir un long virage de l'autoroute Sud qui surplombe la Capitale et un regard, qui jure d'être le dernier, embrasse une seconde cet horizon de pierres fumeuses et brumeuses qui fut mon nid, mon domaine, mon temple, mon cancer, ma nausée.

Je m'en vais, j'ai une envie furieuse de sentir de la lavande et une force, impérieuse et tranquille, me pousse vers le soleil. Mon Dieu, tout paraît si simple que mon départ procure un sentiment de banalité légèrement décevant.

Je laisse des Obélisques, des gares, des Buttes et des Batignolles, des amis, des êtres que je n'avais plus le temps de voir, d'apprécier, mais que j'aime et qui me manqueront.

Je ne veux plus faire de bilan, mon énergie m'entraîne vers le futur, vers un Sud qui doit être un paradis fait pour moi. La déception ne doit plus m'effleurer car tout ce qui peut m'arriver sera un pas vers le meilleur, un coup de gomme sur le mauvais, le vil, le sournois.

Le premier saut s'accomplit. L'élan fut long, soutenu, l'essor me rend léger et ardent. Mes yeux voient plus loin, mes oreilles perçoivent plus juste, tous mes sens se tendent vers le renouveau, l'inconnu, l'imprévu.

Lyon, Avignon, tiens ! pas de bouchons ? Ah oui, c'est vrai, je ne pars pas en vacances, c'est un jour de semaine. J'ai loué la voie Royale.

Il doit exister un autre monde. Sa découverte dépendra de ma curiosité et de mon désir de naître à nouveau. Ce

n'est pas possible ! je vaud sûrement plus que ce que j'ai été jusqu'à maintenant.

Comment ai-je pu m'accepter si longtemps ? Manque de lucidité ? j'ai dit ; pas de bilan.

Un an plus tôt, une jeune femme avait fait les mêmes adieux à son Lyon natal et surpeuplé. Son Sud avait des attraits semblables au mien. Nous découvrirons nos affinités dans la recherche commune d'un mode de vie respectant notre sens de la liberté et de l'indépendance.

La mer approche. Pourquoi la mer ? Sans doute parce que mon grand-père était un Amiral Charentais, mais aussi parce qu'un rivage est une étape et un tremplin vers un autre commencement.

Ses nuances sont derrière l'horizon, l'œil regarde droit, loin, toujours plus loin. La mer, la montagne, la campagne, trilogie magique que mon amour infini de la nature englobe dans la même curiosité, la même caresse, la même richesse, le même viscère.

Le respect et l'admiration sont les deux piliers de l'amour vrai. Le respect parce qu'il efface l'intolérance et ouvre le dialogue ; l'admiration parce qu'elle est l'enthousiasme et l'étonnement sans lesquels l'homme ou l'enfant passent à côté de leur vie.

Comme le skieur, au-dessus d'une piste sinueuse et profonde, sent monter en lui la fureur de chausser ses skis, nous ressentons la frénésie de chevaucher les vagues. La mer, répondant à notre appel, voulut que nous trouvions et possédions l'outil marin qui comblait notre attente par le charme, l'intimité et l'envoûtement de la chose marine, la propriété limitée de l'objet et illimitée de l'espace.

Nous avons cherché à louer une petite maison, même une cabane, mais notre prospection acharnée, entravée par un budget ridicule, s'était révélée inefficace. L'ingratitude immobilière détourne heureusement notre énergie vers la location d'un bateau.

Nous confions notre lubie à Rémy (dit la Providence) qui sait tout de suite nous convaincre d'acheter plutôt que de louer.

Il connaît bien JOHANNA, ses rondeurs, ses dessous, son côté gitanesque. Il a sondé ses larges planches de chêne et leurs jointures. Il leur a accordé la mention bien. Il a pensé l'acquérir, mais il n'est pas prêt. Notre candeur alliée à notre détermination l'emportent sur son hésitation. Et puis, n'allons nous pas faire revivre une vieille coque, perpétuer sa passion des membrures, des barrots, des bauquières et serre-bouchains, de la corne des vieux gréements, du lourd coton ocré à senteur d'huile de lin des voiles somptueuses d'il n'y a pas si longtemps ?

Il n'a pas à nous expliquer. Nous sommes mûrs pour la grande jouissance. Nos yeux pétillent de convoitise et notre angoisse dure jusqu'au moment béni où nous sommes sûrs et certains de l'acquérir. Nous ne pouvons passer à côté, nous ne pourrions nous en remettre.

Décidés un jeudi, au cours du déjeuner, nous sommes à bord de JOHANNA, un voilier de onze mètres, le lendemain soir, un vendredi treize, sans aucun doute.

Nous flottons tous les deux. Nous ne cessons de palper ces pièces de chêne et d'acajou dont l'assemblage si précis et fonctionnel nous fascine.

Nous ne sommes reliés à la terre que par deux cordages que nous pouvons larguer selon notre bon plaisir. Nous avons la faculté de coucher dehors, sur le pont de bois, pour sentir la caresse de la douce brise bienfaisante, ou à l'intérieur que nous transformons selon notre conception du confort.

En premier lieu, suppression de deux couchettes pour faire un très grand lit dans l'espace avant qui n'autorise pas la station debout, nous incitant donc à nous allonger.

Cette disposition permet de dégager le « Carré » qui, le plus souvent, n'a aucun rapport avec cette figure géométrique. Mais c'est le lieu sacré où l'on peut s'asseoir ou

plutôt s'enfoncer, le dos contre les solides membrures, là où les formes secrètes du voilier dévoilent leur intimité, où l'on découvre, ébahi, qu'il n'y a pas une ligne droite. Chaque planche a été façonnée, courbée, anoblie. Le bois s'est plié aux lois de rigidité et d'équilibre que l'artisan, charpentier de marine, lui a imposé pour créer l'outil de mer.

Celui-ci atteint une diversité de formes infinie que l'on pourrait penser en contradiction avec le fait, apparemment simple, que tout bateau est destiné à flotter.

Mais, telles les espèces vivantes qui se modifient sans cesse en fonction de leur environnement et de la lutte pour leur survie, les voiliers subissent la même influence de leur lieu de naissance et de l'utilisation à laquelle on les destine.

Ainsi, JOHANNA eut-elle la bonne fortune de naître dans une mer intérieure peu profonde, le Zuyderzee, en pays Batave.

Cette particularité lui impose ses formes rondes, même dodues, procurant un grand volume intérieur et une flottabilité élevée. Un fond absolument plat lui permet de s'échouer parfaitement droite et stable sur les fonds de sable ou de vase découverts par les marées. Un tirant d'eau de 70 centimètres lui laisse le loisir et le plaisir d'aller partout où un enfant de dix ans a pied.

Ces caractéristiques ne sont réunies aussi harmonieusement que dans notre BOTTER et nous sommes rapidement conquis par le mode de navigation si personnel des HOLLANDAIS qui en découle.

L'aspect, la silhouette d'un BOTTER ne peut laisser indifférent. Ses dérives latérales comme son grand gouvernail extérieur ne rappellent rien sinon quelques navires perdus dans les peintures de Rembrandt.

Les formes n'ont pas changé depuis des siècles car il n'a pas été nécessaire de toucher pour améliorer. Le galbe de la coque permet, paraît-il, au BOTTER de ne pas rester prisonnier des glaces lorsque celles-ci prennent les canaux, ce qui arrive tous les hivers en Hollande. En effet, la pres-

sion s'exerçant latéralement n'a pas d'emprise verticale et, au lieu d'écraser, repousse vers le haut. Nous ne l'avons pas expérimenté, mais nous le croyons fermement car ce côté pratique et fonctionnel entre dans la magie qui entoure notre bateau du plat pays.

Un seul mât de pin lourd et plein, surmonté d'une flamme piratesque et vivante domine notre maison. Ce mât jouit de la faculté de pivoter sur sa base et peut ainsi être couché facilement lorsque des ponts barrent la route. En Hollande, les habitués passionnés des BOTTERS ne se donnent même pas la peine d'affaler les voiles. Un système approprié de palans, une main-d'oeuvre enthousiaste et bien rodée permettent, au dernier moment, de faire pencher le mât sur l'arrière à la demande et à la hauteur désirée pour se glisser sous un pont sans perte de vitesse. On ne touche ni aux drisses ni aux écoutes.

Imaginez-vous sur un pont surplombant un canal ou une rivière ; une grosse barque, toutes voiles dehors, fonce sur vous et la panique vous saisit ; Non, jamais ce fou de voilier ne passera ! Et puis, miracle, juste au moment du choc inévitable, tout s'escamote en silence. De l'autre côté réapparaissent le mât et la voile gonflée comme avant. Encore une preuve de la malice de cet objet dont la douceur des mouvements et la maniabilité contrastent avec sa lourdeur apparente et réconfortante.

Bateau de rivière, de canal, de lagune ? Oui, par sa vocation et son adaptation à ces voies navigables ; mais aussi bateau de mer, de mer bien salée, par sa solidité et sa flotabilité hors des normes communes.

Nous avons compris que la navigation côtière et journalière ne posera pas de problèmes à condition d'être attentifs aux bulletins de la Météo et de nous réserver quelques ports ou criques de dégagement.

Précautions bien élémentaires, prises par certains, ignorées par d'autres. Nous refusons tous risques, nous respirons le parfum de l'aventure sans nous en saouler, nous voulons que cela dure, nous sentons confusément que les premières vagues nous testent, que l'examen peut se terminer par un beau diplôme ou par un échec sans pitié.

Nous n'avons pas réalisé, dès le début, les énormes possibilités et les capacités de notre habitat mais la confiance mutuelle s'établissant, nous sommes impatients de les découvrir, d'en tirer parti et même la quintessence.

Un scepticisme discret, mêlé d'une envie impérieuse de faire une première sortie en mer « pour voir ce que cela donne » sont les premières réactions des amis que nous avons tenus jusqu'alors à l'écart de notre découverte.

Ce voilier bizarre, venu de Nord, des « Horreurs Boréales » comme dit Trevor, pose la question de savoir comment il a bien pu arriver dans le Midi ?

C'est sûrement un bateau du Nil ! dit l'un. Tu sais, ces caïques qui transportaient des esclaves ! Quand ils l'ont renfloué, qu'est-ce qu'ils ont dû trouver comme amphores ! dit un autre.

Ce genre de bavardages glisse tranquillement sur notre épiderme bronzé, toujours affairé à gratter, ponçer, raboter, ajuster, enduire, peindre ou coudre.

JOHANNA a 34 ans et les bateaux en bois de cet âge peuvent se classer en deux catégories : les Perdants et les Gagnants.

Les Perdants ont la particularité de l'être déjà avant leur naissance. En effet, le bois qui a servi à leur construction n'était pas suffisamment sec et a continué à travailler, provoquant des déformations qui entraînent des fuites, raison du premier pourrissement.

Contrairement à ce que l'on croit habituellement, un bateau en bois pourrit par le haut et non par la partie im-

mergée. L'eau de pluie s'infiltrant et stagnant sans aération est le pire agent destructeur du bois.

Les membrures, véritable armature de la coque peuvent, quelque soit leur épaisseur, devenir une sorte d'éponge poussiéreuse. Les barrots, qui soutiennent le pont et le raccordent à la partie supérieure de la coque peuvent, eux aussi, sournoisement se décomposer. La coque et le pont, perdant leur rigidité, commencent à jouer et le processus irréversible de destruction commence implacablement.

Tout au contraire, les Gagnants ont été vaccinés dès la pose de la première planche. Le bois, quelque soit son essence, a reçu son carnet de santé et son pedigree n'est pas uniquement défini par son lieu de naissance.

A partir de la coupe du tronc, l'acheteur sait bien que la valeur marchande future des planches débitées dépend de la minutie de leur stockage, du lieu aéré de leur séchage et de la protection contre la vermine.

Pour un bateau dont la durée de vie devrait être celle d'un homme agé, il faut que le matériau bois soit d'une qualité exemplaire. Ces valeurs de dureté, de résistance, de stabilité, en un mot d'imputrescibilité, ne s'obtiennent que par la patience et le travail du temps.

Autrefois, l'évaluation de la qualité d'un chantier naval tenait pour négligeable le terrain, les ateliers ou l'outillage. Seules comptaient les réserves de chêne disponibles, la date de leur coupe et leur état de conservation. Car à quoi sert un bon charpentier de marine si le matériau qu'il emploie n'est pas à la hauteur de son habileté et de son génie !

Des planches de chêne de 12 mètres de long, 50 centimètres de large et 40 millimètres d'épaisseur, constituent les bordés, c'est à dire, la coque de JOHANNA. Sur notre BOTTER, changer un bordé signifie enlever et remplacer un huitième de la coque, ce que nous n'avons jamais eu à entreprendre.

Les jointures de ces planches, dont la courbure, à la proue, atteint près de 90 degrés, sont très soignées et pratiquement invisibles.

L'art de faire courber le bois a le don de nous fasciner et représente un mystère que seul l'apprentissage par la pratique nous a permis d'éclairer. Je ne m'étendrai pas sur les techniques basées sur un chauffage préalable par le feu ou l'eau bouillante, mais les plus grosses planches se tordent et vrillent en atteignant des angles insoupçonnés.

On construit à nouveau des BOTTERS en bois (quel bois !) en Hollande mais les prix sont faramineux et ce qui était artisanal et fonctionnel est devenu une forme de luxe surfait.

JOHANNA est à mettre dans la catégorie des Gagnants sans que nous l'ayions vraiment sû ni voulu. Notre connaissance s'enrichit par l'expérience que nous acquérons en écoutant les avis de ceux qui, comme nous et avant nous, ont ressenti et respecté la noblesse du bois.

S'entourer de chêne et d'acajou du Honduras, après avoir vécu dans la pierre et le béton, procure une sensation d'un autre âge. Sa découverte donne chaud au coeur.

Les couleurs et les reflets des vernis, les formes harmonieuses, les senteurs de cire et de vieux goudron enivrent les sens sans les brutaliser ni jamais les lasser.

Dès que nous aménageons et décorons l'intérieur à notre goût, nous nous sentons incroyablement à l'aise et détendus. Un élément, essentiel à notre bonne humeur, à notre équilibre, est la possibilité d'entreprendre et de mijoter de la bonne cuisine. La présence à bord d'une cuisinière à deux feux, avec un grand et excellent four, reconforte notre appétit et attise notre gourmandise.

QUEEN, ma femme, sait conserver le goût des aliments et sans livre, à l'instinct, invente des recettes qui rendent le banal, magique et royal.

Petit à petit, nous fabriquons notre nouvel univers. Sans trop le savoir, nous nous installons dans un mode de vie s'harmonisant avec nos aspirations, nos moyens, nos désirs profonds et rentrés d'indépendance et de dépendance de nous-mêmes.

Mais pouvons nous vivre d'amour et d'eau salée ? Pourquoi pas ! L'activité artisanale de QUEEN nous maintient dans un contexte d'amour et d'intimité, car nous installons l'atelier à bord.

Nous avons chacun un domaine complémentaire. QUEEN, plus artiste et au goût infaillible, se charge des formes et des couleurs des ceintures que nous fabriquons. Plus pragmatique, je résous les problèmes de réalisation et m'occupe de la vente.

Cependant, nous allons ensemble dans les boutiques et surtout, nous nous installons sur les marchés locaux.

Ce travail manuel et artisanal est le ferment de notre désir d'échapper aux conventions et le moyen de tout entreprendre à bord, la levure qui permet à notre projet de s'autoréaliser.

Nous pouvons vivre de nos mains en créant et fabriquant des objets fonctionnels à partir d'un matériau brut, noble et naturel, le cuir.

Nous sommes prêts à atteindre la grande sérénité car notre mode de vie s'harmonise au cadre et à l'environnement choisis par nous-mêmes et respectant notre individualité et la liberté des autres.

Nous pensons que nous sommes des sages alors que beaucoup nous prennent pour des fous.

Et puis, notre confiance et notre lucidité finissent par balayer le scepticisme viscéral accroché au conformisme. Nos parents et amis acceptent notre échelle de valeur et louent notre réussite si évidente par sa force et sa simplicité. Ils commencent même à avoir peur que nous nous arrêtions ou que nous perdions notre beau navire, car ils

réalisent comme nous que, dorénavant, nous ne pourrons revenir en arrière.

Nous sommes sur l'eau et, comme pour JOHANNA, la terre est, pour nous, le plus grand risque de perte et d'ennui. Adieu les cafés enfumés et puants, les bureaux de tabac tentateurs ; l'argent brûlé chez vous nous servira à vivre largement et sainement, plus fort et plus longtemps.

Vous êtes la négation du mot « vrai » car chez vous, tout est fumée, paroles et actes.

L'essentiel pour partir, c'est de s'en aller

Cette pensée, dont l'évidence cache le sens profond, est issue de « La plaisante sagesse Lyonnaise », petit fascicule édité par le bon sens populaire. Elle correspond à notre idée de l'action qui force à s'adapter, à réagir, et à développer l'esprit de décision en fonction des circonstances et de l'adversité.

Nous suivons ce conseil et hissons les voiles depuis Marina baie des Anges, où nous avons trouvé JOHANNA, vers le golfe de Saint Tropez, où la vente de nos ceintures est plus que probable.

Auparavant, nous nous inscrivons au Répertoire des Métiers afin de régulariser notre activité artisanale.

Lorsque nous affirmons à l'Inspecteur que notre atelier se trouve à bord d'un voilier, il nous avoue être dépassé par les événements. Il cherche longuement dans quelle catégorie de nomades nous inclure avant de trouver la formule lapidaire qui convient à l'Administration. Nous sommes des « Industriels Forains ». Nous aurions préféré Industriels Marins, mais c'est impossible car nulle part mentionné.

Munis de notre diplôme de citoyens non chômeurs, nous apprenons que nous n'avons pas d'impôts à payer au

cours de la première année de notre commerce. Nous ne coulerons pas sous les charges et cette clémence augmente notre détermination de réussir notre pari.

Nous avons déjà pris l'habitude de ne jamais faire de projet à long terme. Où serons-nous dans un an ?

Lorsque votre maison flotte et navigue, comment voulez-vous savoir où vous serez l'année prochaine !

D'autres y pensent pour vous et se préoccupent même d'imaginer ce que vous deviendrez dans 20 ou 30 ans.

Ils appellent cela la retraite et sont les seuls à vous prédire des infirmités vous rendant complètement inactifs et inutiles.

Nous nous disons que le jour où nous n'aurons plus la force ni le courage d'accomplir une tâche quotidienne sera proche de notre mort.

Nous pensons au présent et refusons de l'hypothéquer au nom d'une prétendue sécurité.

Celle-ci est entre nos mains. Nous pouvons compter sur notre vigilance avant que ne résonne la sonnette d'alarme. Nous apprenons à rester attentifs et comprenons qu'un bateau, surtout lorsqu'il est en même temps maison et atelier, demande une attention perpétuelle.

Nous voulons faire durer notre aventure car trop se sont terminées avant d'avoir commencé. L'élément liquide, salé ou non, ne pardonne pas la négligence et nous nous attachons, dès le début, à prendre de bonnes habitudes.

Sans nous sentir fébriles avant chaque départ, nous envisageons des conditions difficiles. La navigation normale nous paraît alors merveilleuse car nous avons, en même temps, la satisfaction d'être prêts à assumer des circonstances imprévues. Nous savourons l'imprévisible et apprécions que l'aventure soit au rendez-vous.

Notre arrivée, sous voiles, un jour de Mai, dans le golfe de Saint Tropez, nous rappelle les descriptions de certains atterrissages au Nord de l'Ecosse. Pluie, bourrasques, visibilité réduite et enfin accostage houleux devant la